

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 3 (1909-1910)  
**Heft:** 10  
  
**Rubrik:** La musique à l'étranger

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

En 1895, Saint-Saëns me choisit pour mettre au point les esquisses de la *Frédégonde* de Guiraud dont il écrivit les 4<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> actes. J'orchestrai les trois premiers. L'ouvrage eut huit ou neuf représentations.

En 1897, je donnai aux Concerts de l'Opéra une Symphonie en trois parties qui fut fortement discutée.

La même année (en mai), j'ai conduit à la Société Nationale la première exécution d'un poème symphonique *l'Apprenti Sorcier*, d'après Goethe, que les concerts Lamoureux ont joué cette année même ainsi que les concerts Ysaye de Bruxelles.

Je travaille présentement à une Sonate de piano qui sera certainement finie au moment où paraîtra le supplément que vous préparez pour le Dictionnaire de Riemann, et à un drame lyrique en quatre actes: *l'Arbre de Science*.

J'ai écrit également, en assez grand nombre, des mélodies et des chœurs, mais tout cela est et doit rester inédit.

Je suis critique musical à la *Gazette des Beaux-Arts* et à la *Revue Hebdomadaire*. J'ai fait partie à deux reprises du Comité de la Société Nationale. Je prends part au travail de revision des œuvres de Rameau pour la grande édition de Durand: c'est moi qui suis chargé des *Indes galantes*.

Pour clore ces notes trop longues, mais dont vous saurez extraire l'essentiel, je tiens à vous faire part de l'admiration que j'éprouve pour H. Riemann. Ses ouvrages théoriques me sont familiers et je tiens sa découverte de la réduction de toute harmonie à l'une des trois fonctions T, S, D, pour franchement géniale. C'est en théorie, à mon avis, le fait le plus important qui se soit produit depuis Rameau.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de bonne confraternité artistique.

PAUL DUKAS.

---

## La Musique à l'Etranger

---

### ANGLETERRE

Les fêtes de Noël et du Nouvel An, et surtout les élections nous ont valu une trêve bienfaisante dans les manifestations musicales. Et j'ai su des cas où des artistes ont dû renoncer à donner des concerts pour lesquels ils étaient incapables de trouver une salle, toutes étant retenues pour des réunions politiques. Je ne veux pas dire que nous ayons été sans concerts, mais le nombre en a été considérablement réduit. La Chorale de Londres, les Symphony concerts et autres ont bien donné leurs auditions habituelles, Raoul Pugno s'est produit à Queen's Hall, un nouveau quatuor (nous en sommes inondés) a fait ses débuts, mais tout cela a passé inaperçu; la politique a éclipsé l'art et l'esprit public tout entier était plus porté vers le résultat possible des élections que vers les manifestations musicales.

Aussi bien ce marasme momentané dans les concerts me permettra-t-il d'effleurer une ou deux questions qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour vos lecteurs.

Je voudrais d'abord dire quelques mots de la critique en Angleterre et redresser une opinion erronée qui s'est fait jour à son sujet sur le continent. Tout d'abord, je dirai que nulle part ailleurs peut-être, la critique n'est aussi honnête et aussi impartiale qu'ici. Et je crois bien que les visites intéressées que quelques artistes ont coutume de faire aux critiques avant leur concert, tendront ici à les desservir auprès de la presse plutôt qu'à la leur rendre favorable. Ceci posé, on peut admettre que, sauf de très rares exceptions, le

compte rendu d'un concert est toujours l'opinion sincère du critique qui l'a écrit. Et j'ajouterai que les critiques des grands journaux sont des gens qualifiés pour ce travail et connaissant fort bien leur affaire.

Quant à la sévérité de la critique d'ici, il faut en rabattre. Je cueille dans une notice du « Journal de Genève », au sujet de Cernicoff, cette phrase : « Un éclatant succès qu'enregistra avec unanimité toute la presse londonienne, qu'on considère comme *une des plus sévères.* »

Or l'on pourrait à juste titre reprocher aux critiques leur indulgence plutôt que leur trop grande sévérité.

Souvent, plutôt que de risquer de faire une remarque désobligeante, l'auteur d'un compte rendu se borne à reproduire le programme du concert, sans commentaires. Dernièrement un des grands journaux avait publié quelques critiques sur le contralto, M<sup>me</sup> Clara Butt. Or voilà que Kennerby Rumford, un chanteur aussi et qui a épousé Clara Butt intente un procès au dit journal. Il a du reste, peu après, retiré sa plainte qu'il n'avait peut-être déposée que pour faire de la réclame à sa femme. Dans des cas semblables, les critiques devraient s'entendre entre eux et faire le silence le plus complet sur les artistes si susceptibles. Il arrive aussi que des éditeurs se plaignent si quelqu'une de leurs publications donne lieu à quelques remarques défavorables. Là aussi le silence est la meilleure réponse.

Un fléau qui sévit ici parmi beaucoup de musiciens anglais, je dirai même parmi la plupart d'entre eux, est le manque de désintéressement dans les questions artistiques.

Je sais un chef d'orchestre (et peut-être la plupart sont-ils dans le même cas) qui se fait payer par les compositeurs pour exécuter leurs œuvres.

Voici un cas qui est venu à ma connaissance : Deux cantatrices avaient obtenu une audition d'un chef d'orchestre, dans l'espoir de se faire engager à l'un de ses concerts. Après l'audition, le dit chef d'orchestre loue fortement les qualités de M<sup>me</sup> A., la richesse de sa voix et son tempérament artistique, tandis qu'il reconnaît (et avec raison) que M<sup>me</sup> B. n'a en elle rien de ce qui peut faire une musicienne. Or c'est M<sup>me</sup> B. qu'il fait chanter à son concert... parce qu'elle lui avait envoyé un chèque de 40 livres, ce qu'avait négligé de faire M<sup>me</sup> A.

Combien de chanteurs aussi qui se font payer par les compositeurs pour chanter leurs œuvres !

Même un des quatuors en renom de Londres exprime son désir de jouer telle ou telle œuvre nouvelle, mais fait entendre au compositeur qu'il en attend d'abord une rémunération en bonnes espèces sonnantes.

Triste ! n'est-ce pas ? Ne semble-t-il pas qu'un artiste digne de ce nom devrait désirer faire connaître toute œuvre qui lui paraît intéressante et que s'il en est qu'il juge indigne d'être jouées par lui, aucune considération ne devrait l'induire à la faire figurer sur ses programmes ? Mais voilà, c'est que s'il y a beaucoup de musiciens ici, et d'excellents, il y a par contre fort peu de vrais artistes dans le sens complet du mot. Espérons que sur le continent il n'en est pas de même ou que tout au moins cette maladie mercantile n'est pas si répandue. Et de ceci, je sais plusieurs preuves.

LOUIS NICOLE.

## BELGIQUE

Nous n'avons pas eu précisément beaucoup de choses à enregistrer depuis Noël, les vacances et le deuil national ayant provoqué un temps d'arrêt assez long dans l'activité musicale de l'hiver. En province, nous n'avons à souligner qu'un grand effort au Théâtre de Liège qui vient de donner en de passables conditions sa première des *Maîtres-Chanteurs*, et l'intéressante représentation de la *Vestale* de Spontini à Anvers qui aura bientôt aussi — faut-il l'envier ? ! — le *Quo Vadis* de Jean Nougues. Les directions théâtrales sont certes mieux inspirées quand elles nous rendent des chefs-d'œuvre comme l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, reprise il y a quelques jours au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, continuant ainsi la série de représentations des merveilleux drames gluckistes. On ne pourrait assez se retremper à pareille école du goût et de l'harmonie.

Les « Concerts populaires » vont bientôt nous faire connaître la musique d'un des plus remarquables précurseurs de Gluck, Monteverdi, dont on exécutera, suivant la version de M. V. d'Indy, l'*Orfeo*. En une intéressante séance de la Société internationale de

musique (Groupe de Bruxelles), l'excellent critique musical, M. Ch. van den Borren a fait en manière de préparation et devant un public de choix, l'histoire des origines du drame musical jusqu'à Monteverdi, analysant plus particulièrement les deux *Euridice* de Caccini et de Peri, annonciatrices immédiates de l'*Orfeo* du célèbre compositeur crémonais. Des fragments caractéristiques du drame furent exécutés à l'appui de cette analyse. — Il me reste à signaler trois bonnes séances de musique de chambre : une avec le *Decem* de Paris et M. Chevillard ; un récital Chopin par W. Backhaus, parfait musicien, remarquable surtout dans les *Etudes* ; puis une séance de notre quatuor « Piano et Archets » faisant connaître une intéressante sonate pour piano et violon de M. Jongen.

Voici encore les Concerts symphoniques dont celui de M. Durant, répété le lendemain à Mons, ne nous a rien révélé de neuf ou de bien saillant ; M. Frölich en fut le remarquable soliste. Puis, la troisième matinée des Concerts Ysaye, d'un intérêt très grand. Comme œuvre symphonique, en toute première audition, une ravissante esquisse de M. Théo Ysaye évoquant certaines pages des *Abeilles* de Maeterlinck. C'est d'un impressionnisme délicat, d'une observation pénétrante et juste, d'une variété et d'une progression dans l'intérêt et l'élan absolument remarquables. Le travail, malgré son titre modeste d'*esquisse* est d'un fin ciseleur-musicien qui sut combiner avec un rare bonheur et une délicatesse de touche extrême les tons les plus chatoyants en un tout d'une séduisante harmonie. Dans le reste du programme, le succès fut tout entier pour le frère du compositeur, M. Eug. Ysaye qui cette fois avait abandonné la baguette du conducteur pour reprendre l'archet du violoniste. Il fut merveilleux dans le Concerto en *sol* mineur de Vivaldi et le *Poème* pour violon et orchestre de Chausson. Malgré tout le parti que ce grand virtuose tire d'un interminable concerto d'Em. Moor, je n'ai pu goûter cette œuvre sans équilibre, ni suite, ni personnalité. D'autres œuvres nouvelles mériteraient mieux l'honneur d'être jouées par un tel artiste. L'orchestre dirigé par M. Rasse qui fut, il y a quelques années, chef d'orchestre à la Monnaie, avait un chef sûr et souple, particulièrement remarquable dans l'interprétation des œuvres modernes, pas faciles à mettre au point. Le Septuor — op. 20 — du jeune Beethoven terminait assez singulièrement ce concert. La musique de chambre pénétrant les matinées exclusivement symphoniques ! Comme si les programmes avaient déjà trop d'unité ! — Ysaye y tenait la partie de violon ; cela fut très beau.

Comme dernière impression, celle très grande laissée par la *Passion selon St-Jean* de Bach, exécutée pour la première fois à Bruxelles, par la Société Bach, sous la direction de M. Alb. Zimmer. Sans égaler en beauté tragique — et lyrique surtout, la *Passion selon St-Matthieu*, la « *Johannes* » plus architecturale, plus concise, plus narrative, n'en est pas moins très grande et impressionnante. Les chœurs y ont une part prépondérante, dans la seconde partie surtout où ils ont une vie, un mouvement extraordinaires ; les chorals sont admirablement choisis et leur intervention s'y justifie toujours, ce qui n'est pas absolument le cas pour l'autre *Passion*. Quant aux deux ensembles (initial et final) ils peuvent compter parmi les plus fortes, belles et grandioses pages de Bach. L'exécution par la jeune Société fut hautement honorable et dans le quatuor de solistes, il faut mettre hors de pair M<sup>me</sup> Noordewier, un « lumineux » soprano, M. Walter (l'Évangéliste), incomparable musicien, enfin Zalsman, un Christ plein d'onction. L'exécution fait le plus grand honneur au directeur de la Société, M. Zimmer qui l'a préparée avec une conscience et un enthousiasme dont cette œuvre superbe est absolument digne.

MAY DE RÜDDER.

## ITALIE

(Retardée.)

Décidément *Santo Stefano*, protecteur et patron des spectacles lyriques de la saison *del carnevale* en Italie, est bien près de faire faillite : peut-être s'est-il froissé des nombreuses anticipations à son jour de fête, puisque la plupart des théâtres n'ont pas attendu le 26 décembre pour ouvrir leurs portes, le fait est que partout nous constatons la même médiocrité et la même indifférence. Pas de gros scandales, pas de protestations sonores de la part du public, pas de bourrasques ; mais partout le calme plat, pas d'élan, pas d'enthousiasme. Partout ce *benigno compatimento* qui annonce l'abonné flétri, déçu dans son espoir, se posant en victime dès le commencement de la saison et qui continuera à pleurnicher jusqu'à Pâques... sauf à recommencer de bonne heure en automne à savourer le nouveau programme et à souscrire de nouveau son engagement, puis à reprendre aussitôt ses jérémiades.



Rome, Milan, Turin, Parme ont ouvert la saison par des spectacles wagnériens. Mascagni a fait de son mieux pour présenter, au Costanzi, *Tristan et Yseult* dans un cadre digne de l'œuvre et avec de bons éléments, on ne saurait lui reprocher d'avoir manqué ni de conscience artistique, ni d'enthousiasme ; mais l'auditoire n'a pas été empoigné par l'immense passion dont vibre la partition tout entière. A Turin, même résultat à peu près, avec M. Serafin : rien à lui reprocher, mais rien non plus qui touche vraiment le public autrefois si vivement ému aux représentations dirigées par Luigi Mancinelli ou, surtout, par le regretté Martucci. C'est qu'évidemment les directeurs dont le tempérament peut s'adapter aux partitions wagnériennes ne sont pas nombreux parmi nous : la bonne volonté et la chaleur ne suffisent pas.

Milan a eu la *Walkyrie* à la Scala, et M. Vitale, le directeur, mérite des éloges pour ce bon spectacle, sans rien d'exceptionnel du reste, avec une mise en scène assez médiocre et acceptée faute de mieux. A Parme, *Siegfried* a bien marché et tous les critiques sont d'accord à louer M. Borgatti, protagoniste bien connu et le jeune « maestro direttore » Victor Guy qui a vraiment des qualités peu communes.

Comme second spectacle, on vient de monter à Milan la *Medea* de L. Cherubini, jamais représentée jusqu'à ce jour en Italie. Le grand succès de la Vestale de Spontini, au cours de la saison passée, avait encouragé cette exhumation, à la grande joie de tous ceux qui croient qu'il y a encore de belles et bonnes œuvres à retrouver dans l'ancien répertoire. Cependant et quels qu'aient été les efforts d'une préparation longue et diligente, *Medea* a paru à la Scala une partition surannée, incolore, à base de tirades conventionnelles et sans aucun des éclairs de génie qui font de la musique une musique qui dure. Cherubini fut un grand maître de composition, une autorité indiscutable en la matière, mais il ne fut ni une grande intelligence, ni un musicien qui eut quelque chose de personnel et de profond à dire. Il parut en France, alors que Rameau était oublié, Gluck méconnu, Mozart presque inconnu, alors que triomphaient des médiocrités académiques telles que Gossec, Méhul, Lesueur, alors que Paris voulait une musique (comme le dit Berlioz) galante, en pantalon collant, en bottes à revers, jamais emportée ni rêveuse, mais joyeuse et troubadour. Ajoutons, pour être vrais, que Cherubini a pu satisfaire le goût de son époque, mais que la musique de *Medea* n'a sûrement aucune des qualités extérieurement brillantes qui plaisaient à son temps. Il s'agit d'une suite d'airs, de duos, de trios, de morceaux d'ensemble, de chœurs qui ne sont que des amplifications formelles de l'air plus ou moins classique, et de récitatifs placés entre les morceaux pour reposer la voix des chanteurs et l'attention des auditeurs. Les récitatifs n'étaient même pas écrits dans *Medea*, ni dans les autres ouvrages de l'époque, et c'est Franz Lachner qui les a faits tant bien que mal, d'une manière incongrue, sans caractère, comme de simple remplissage.

On ne comprend guère enfin pourquoi cet opéra a été choisi pour favoriser le mouvement de rénovation d'ouvrages anciens, rénovation dont tant d'autres œuvres seraient plus dignes. *Medea* n'a pas été agréée à Milan. Le maestro Vitale a beaucoup travaillé pour régler l'ensemble comme les détails ; Mlle Mazzoleni, sans carrière puisqu'elle a été placée d'un seul coup à la plus haute situation, a révélé un grand talent et une voix magnifique, et elle a vaillamment supporté le poids du rôle principal. Mais ceux qui désirent voir Médée à la scène feront bien de se hâter de prendre le chemin de la Scala, car il est peu probable que jamais théâtre tente à nouveau l'expérience après Milan.

La seconde quinzaine de janvier va ouvrir la période des nouveautés de Leoncavallo, de Giordano, de Fino dont je vous donnerai des nouvelles.

Quant aux concerts, nous en avons toujours, à Rome, une quantité énorme. Les grands, ceux du Corelli, ont noyé pour le moment les petits, ceux des solistes surtout, mais ceux-ci ne tarderont pas à reprendre l'offensive. Parmi les derniers concerts du Corelli (= *Augusteum*, ainsi qu'on vient d'en romaniser le titre), notons ceux de Mancinelli, avec des programmes très variés et remarquables, puis un concert-potpourri au bénéfice de l'Association de la Presse, concert bien faible au point de vue artistique, une audition de musique anglaise, avec un brin de Grieg et de Wagner, le tout conduit par Landon Ronald qui a présenté la symphonie d'Edw. Elgar, *nuova per Roma*. La vogue de ces concerts d'orchestre continue d'une façon extraordinaire et partout en Italie, maintenant, on s'efforce de trouver le moyen de construire ou d'utiliser de grandes salles, puisque l'expérience de Rome a si bien réussi.

Le dernier concert était, par anticipation, consacré au centenaire de Chopin (22 février), par Mancinelli qui composa un programme ad hoc, ajoutant au concerto en *mi mi-*

neur et aux soli exécutés par le vaillant pianiste Gulli, une série de transcriptions orchestrales : *Marche funèbre*, orchestrée par Wood, deux *Etudes* de l'op. 25 et la *Polonaise* op. 53 par Mancinelli. Foule immense, applaudissements à chaque morceau, acclamations méritées pour Gulli. Quant aux arrangements, même très habiles, ils ne nous empêchent point de garder notre opinion que Chopin ne doit pas être sorti des limites du clavier, de l'instrument qu'il a su poétiser d'une manière si étonnante.

A propos de Chopin, disons que deux solennités commémoratives se préparent à Rome : l'une par les soins d'un comité italien-polonais, qui aura lieu dans la grande salle du *Collegio romano*, l'autre par l'Académie de Ste-Cécile qui ne manque jamais une occasion de rendre hommage aux grands artistes sous une forme vraiment digne d'eux.

On le voit, les attractions musicales ne manquent pas à Rome et les étrangers peuvent constater que de nombreux progrès ont été réalisés depuis quelques années. Espérons que ce ne sera pas là un simple *fuoco di paglia*.

IPPOLITO VALETTA.

---

## La Musique en Suisse.

---

### Suisse romande

---

#### Avis important aux artistes, aux sociétés de musique, aux organisateurs de concerts

La Direction de la « Vie Musicale » prie d'adresser dès ce jour les billets de concerts :

pour GENÈVE, à M. Edmond Monod, professeur, Boulevard de la Tour, 8;

pour NEUCHÂTEL, à M. Max-E. Porret, Dr en droit.

---

**Genève.** Dix concerts en une quinzaine, dont trois avec orchestre ! C'est à mon corps défendant que je serai bref.

L'air de Genève serait-il favorable à la composition ? On y fait en tous cas de fort bonne musique. Témoin la symphonie d'E. Bloch, dont je vous parlais il y a quinze jours, et le *Poème* pour violon et orchestre d'E. Jaques-Dalcroze, ainsi que la *Ballade* pour baryton et orchestre de J. Lauber, donnés tous deux au dernier concert d'abonnement. M. Jaques-Dalcroze sait parler à la fois à la foule et aux lettrés : l'intérêt qu'offrent aux connaisseurs la polyphonie, le phrasé, l'orchestration et la structure thématique de son *Poème*, cet intérêt ne faiblit pas un instant ; et en même temps l'inspiration en est si franche, la vie qui l'anime est si intense, la tendresse pénétrante y alterne si heureusement avec une force simple, avec des rythmes d'une puissance titanesque, — que l'auditeur même peu musicien est conquis et sous le charme. M. Jaques-Dalcroze ne croit pas que pour être personnel il soit nécessaire de parler une langue harmonique spéciale ; ses mélodies s'imposent d'elles-mêmes à la mémoire, et il n'abuse pas des mesures exceptionnelles (dans les développements, les changements fréquents de mesure n'ont en général pour but que d'assurer un phrasé normal). Et pourtant l'œuvre ne ressemble à aucune autre, elle est marquée au coin de la forte individualité de son auteur, elle nous fait vibrer à l'unisson des émotions fortes ou délicates de son âme d'artiste. Être soi, c'est la meilleure manière d'être original, celle qui a le plus de chance de faire durer longtemps les œuvres. M. Robert Pollak a interprété le *Poème* en virtuose sûr de lui, en musicien consommé, en admirateur fervent de l'œuvre, en vrai artiste. Nous connaissions dès longtemps la fougue de son tempérament et le sérieux profond de sa conviction artistique : jamais il ne nous avait révélé comme cette fois-ci tout le charme atténué, toute la tendresse dont son coup d'archet est capable.